

TÉLÉVISION, ÉDUCATION, SCIENCE

un entretien avec Michel SERRES

par Monique SICARD

Monique Sicard : Pour quelles raisons parle-t-on de « télévision éducative » alors qu'il n'est pas d'usage de parler de « littérature éducative », encore moins d'« art éducatif » ou – sinon avec de grandes précautions – de « cinéma éducatif » ? Est-ce à dire que la télévision serait exclue des formes culturelles ? Où se situe pour vous la ligne de partage entre l'éducatif et le culturel ?

Michel Serres : Vous ne trouverez le mot « culture » dans aucun de mes textes, ce n'est pas un animal de mon bestiaire. On me pose souvent la question de savoir s'il existe une culture scientifique. Le culturel, pour moi, ressemble tellement à l'administratif... Cela se gagne, le culturel ; avant d'atteindre la culture, le travail est important.

Si je suis rentré à la Cinquième chaîne, c'est dans un but éducatif plutôt que culturel. Nous n'avons pas à la Cinquième de but purement culturel. Entre Arte, dont le nom même annonce le caractère culturel, et la Cinquième, qui serait plutôt éducative, le partage s'est surtout effectué pour des raisons quasi administratives : répartition des fonctions, ou même, à la limite, d'équipes, d'hommes et de pouvoir. Le législateur a voulu tracer une ligne entre une chaîne qui cesse à 19 heures un travail défini comme éducatif et une autre qui commence à cette heure-là des émissions à caractère culturel. Le partage semble aussi arbitraire que cela.

– Cela dit, il n'y a pas d'images animées structurées ou d'émissions télévisuelles sans commanditaires. Ainsi, je ne pense pas qu'il soit anodin d'avoir créé en 1994 une chaîne à caractère éducatif. Je me pose la question de savoir pourquoi, historiquement, en ce moment, on se soucie de conférer une mission éducative à la télévision...

– Historiquement, je ne le sais pas. Ce réseau hertzien était en deshérence depuis que la Cinq avait terminé ses émissions. Le législateur ne savait plus que faire de ce réseau. Il s'agit là d'un point qui est simplement technique, historique et qui vient du fait qu'on voyait de la neige sur un réseau qui coûtait cher et qui n'était pas exploité.

Un certain nombre de rapports ministériels, généralement commandités par le Premier ministre, avaient été confiés à différentes personnes : à Duhamel et, par la suite, à moi-même. L'intention était de réveiller un vieux serpent de mer que l'histoire appelle l'« éducation à distance ».

La longue histoire de l'éducation à distance commence avant la guerre au moment où l'on commence à vouloir traiter par correspondance des problèmes de handicapés et de métiers spéciaux. On se posait alors la question de savoir si les enfants des marinières, sur les péniches de la Seine et des canaux, devaient aller à l'école et dans ce cas quitter les parents... Les débuts de l'éducation à distance sont à rechercher également du côté de la formation professionnelle, chez les ingénieurs, du côté des arts et métiers.

Depuis très longtemps, les arts et métiers et leurs cours du soir prenaient en charge la formation de gens bloqués par leur métier durant la journée. Voilà ce qui se passait autour de la Seconde Guerre mondiale. Une sorte de constellation se formait qui pouvait s'appeler « enseignement par correspondance ».

– Vous dites dans Le tiers-instruit que l'apprentissage est un déplacement, un voyage. Apprendre, c'est en quelque sorte déplacer le point de vue. Or, dans ce domaine, l'outil télévisuel semble en quelque sorte un outil idéal. Mais, parallèlement, c'est aussi d'un anti-voyage qu'il s'agit. Le spectateur est bloqué dans son fauteuil, le corps immobilisé. L'image elle-même, bien souvent, n'invite pas au voyage : il faut reconnaître que les producteurs, pour des raisons économiques, aiment que les reportages aient lieu à Paris...

– Pour raffiner votre question, il faudrait préciser que, dans votre analyse, c'est soit le sujet soit l'objet qui se déplace. Ou bien c'est la personne qui fait un voyage, ou bien c'est le savoir. Dans le cas de l'enseignement à distance, l'on inverse la pédagogie. Lorsqu'on habite à El Goléa, ou à Agen, en Lot-et-Garonne – ce qui est la même distance, contrairement à ce que vous croyez –, il faut un long voyage.

Il n'y a aucune différence de contenu entre la discussion politique du café du commerce à Agen, en Lot-et-Garonne, et celle de l'Élysée. Mais il y a une grosse différence entre la discussion sur le cancer au café du commerce à Agen, en Lot-et-Garonne, et celle menée sur le même sujet, rue du Docteur-Roux, Paris XV^e, à l'Institut Pasteur. De l'une à l'autre, il faut un long voyage vers les centres du savoir : les bibliothèques, les campus, les laboratoires, les centres associés au CNRS. Dans l'enseignement à distance, ce n'est plus le sujet qui se déplace, c'est le savoir. Cela, c'est une vraie révolution. La nouvelle bibliothèque de Bercy, à peine née, n'a déjà plus de sens. Il n'y a pas de monument pharaonique plus ancien que la Très Grande Bibliothèque : elle est le fruit de cette croyance qu'il existe un lieu du savoir. La grande bibliothèque me rappelle ces princes hindous qui, au XVIII^e, fabriquaient des cadrans solaires parce qu'ils ignoraient la découverte de la lunette astronomique. Au moment même où le contenu de l'information se déplace, on n'a plus à se déplacer vers la banque centrale. La notion de concentration est une absurdité.

– *Ce renouveau de l'« éducatif », aujourd'hui, ne serait-il pas lié à une crise de l'Etat républicain, et notamment à une crise de l'école, une crise latente des institutions qui inciterait à utiliser la télévision afin de pallier certaines déficiences éducatives ?*

– Jamais un réseau hertzien ne pourra faire de l'éducation. Jamais. Et cela se démontre. La question est : « Qu'enseigner ? » Réponse : les disciplines courantes. Faites-en la liste : il y aura les mathématiques, la physique, la chimie, le français, la géographie, l'histoire, l'anglais, l'allemand... Vous en faites l'arbre. Choisissez par exemple la branche mathématiques ; l'enseignement des mathématiques en soi n'existe pas : la branche se ramifie, en un second étage, avec l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, les statistiques... De même, le français se ramifie avec la littérature, la linguistique, etc. Vous aurez la même chose avec les langues étrangères. Le troisième étage, enfin, est le niveau d'enseignement. Les mathématiques s'enseignent pour le CM2, la sixième, la troisième, la licence, le CNRS, la recherche... Vous dessinez l'ensemble de l'arbre et vous voyez bien que le réseau hertzien ne peut pas couvrir l'ensemble de ces enseignements qui ne concernent, pour chacun d'entre eux, qu'un très faible pourcentage de la population.

– *Vous voulez dire qu'entre « télévisuel » et « éducatif » se glisse un paradoxe...*

– Ce n'est pas un paradoxe, c'est une contradiction. Le réseau hertzien, presque par nature, est inadaptable à tout projet pédagogique raffiné. Or, il n'y a de projet pédagogique que raffiné. On enseigne le français à des gosses de CM2, les sciences naturelles à des jeunes gens de 18 ans : le projet pédagogique est ciblé. Le réseau hertzien ne peut pas l'être. Par conséquent, à la question : « Y a-t-il un projet éducatif à la télévision ? » la réponse est « non ». Etant donné que nous ne pouvons pas, pour les raisons susdites, donner de grille éducative et que nous ne sommes pas culturels pour les raisons que j'ai données, le projet éducatif de la Cinquième doit être inventé de toutes pièces...

– Et ce projet doit être pensé et inventé en fonction de l'outil télévisuel...

– En fonction de l'outil mais aussi en fonction de populations cibles qui ont des demandes très précises concernant l'image, l'aide qu'elle peut apporter dans la connaissance de la nature, dans celle des langues... Pour ce qui concerne la Cinquième chaîne, nous sommes en phase d'invention. L'outil n'est pas absolument adapté au projet. Or, le cahier des charges oblige à ce projet. Que l'on pense du bien ou du mal du résultat, là n'est pas la question. Autant il est facile de faire des émissions d'initiation à l'espagnol ou à l'anglais qui peuvent intéresser des personnes de tous âges, autant il est difficile de créer à la télévision un enseignement de mathématiques ou de lettres.

– L'outil télévisuel induirait donc une hiérarchie des savoirs ?

– Non seulement les savoirs sont hiérarchisés, mais il y a des savoirs qui ne sont pas considérés comme des savoirs. Telle personne sait préparer la choucroute, le couscous, réparer une Mobylette. Moi, pas. Il existe des savoirs canonisés à l'université et cela est injuste. Il y a des gens qui savent entraîner les jeunes au football ou au rugby, qui, dans les banlieues, seraient peut-être plus efficaces que nul autre... J'ai une admiration sans mélange pour les personnes qui viennent de créer les réseaux d'échange de savoirs. Cela fonctionne bien : il y a déjà 30 000 participants actifs. La connaissance de la physique atomique y est placée sur un pied d'égalité avec la capacité à savoir réparer un moteur de Mobylette : « Viens, je t'enseignerai la physique nucléaire à condition que tu m'enseignes à réparer la Mobylette ! » Je considère ces savoirs comme égaux. Et si ces savoirs ne sont pas considérés comme égaux, jamais la révolution, la vraie, ne se fera. Lorsque l'on a écrit dans la Déclaration des droits de l'homme que tous les hommes sont égaux en droit, ils ne l'étaient pas en fait. Ils ne le sont toujours pas. Entre le gamin d'El Goléa et le fils du professeur au Collège de France, il n'a pas vraiment d'égalité aujourd'hui. Mais, pourtant, il faut que l'égalité des savoirs soit écrite.

– Vous dites que chaque forme médiatique parle d'elle-même, mais il semble que la télévision – particulièrement – sache ne pas se faire oublier ; elle aime s'afficher à l'intérieur d'elle-même, se plaît à montrer en son image des référents et des images eux-mêmes télévisuels. Ainsi, l'image du présentateur se substitue-t-elle à la présence du pédagogue compétent.

– Nous avons eu à la Cinquième une expérience prodigieuse, inattendue. Nous craignons au départ d'être mal accueillis dans le milieu enseignant. A notre grande surprise et à notre grand plaisir, nous n'avons jamais rencontré encore aucun enseignant qui ait refusé de travailler avec nous. Le milieu enseignant a immédiatement réagi. Contrairement à ce que l'on dit de lui, le milieu enseignant me semble être en France le milieu le plus plastique et le plus évolutif. La raison en est simple : il sait s'adapter à la jeunesse. J'imagine que, si nos clients avaient été des industriels, des ingénieurs, des hommes politiques, nous n'aurions pas évolué aussi facilement. Ce que l'on dit de l'immobilisme, de l'inadaptabilité du milieu enseignant est faux. Et lorsque les enseignants nous critiquent, ce n'est pas par conservatisme, c'est parce que nous sommes mauvais. Je crois que la Cinquième reste un lieu expérimental si elle réussit son pari. Et le pari que je voudrais qu'elle réussisse, c'est de marier deux populations qui sont attachées à faire passer des messages : la population des enseignants concernée de préférence par les contenus et la population des médiateurs qui sont attachés aux canaux. Marier les deux populations... Si ce mariage était un jour consommé, nous aurions réussi.

Au début, les médiateurs disaient : « Les instits et les profs, c'est poussiéreux, c'est d'un autre temps. » Moi, je leur dis : « Vous êtes grimés par une maquilleuse, vous êtes habillés par Dior, vous ne faites pas le texte, vous êtes violemment éclairés, il y a dix personnes autour de vous qui vous placent, vous installent et enfin, personne ne vous critique parce que, d'une part, vous avez le pouvoir et que, d'autre part, vous n'avez pas d'interactivité. Ça, c'est votre métier. Moi, enseignant, je suis mal habillé parce que je ne suis pas riche. Je fais mon texte entièrement. Je suis seul, debout, devant quarante types qui n'ont pas payé, qui sont prêts à me critiquer sauvagement si je commets une erreur. Il n'y a pas de lumières, il n'y a pas de décor. Eh bien, souvent, les enseignés sont contents... Quel est le meilleur des deux, c'est vous ou c'est moi ? »

Je pense qu'ils comprennent que nous sommes aussi des hommes de spectacle, que nous réussissons souvent le spectacle, alors que nous sommes sans moyens.